

LA JOIE DE L'EDIFICATION DU SANCTUAIRE ET LA DESCENTE DE LA CHEKHINA (PAR RABBI DAVID HANANIA PINTO CHLITA)



La Voie À Suivre CHEMINI

569

18 AVRIL 2009

24 NISSAN 5769

Publication
HEVRAT PINTO
Sous l'égide de
RABBI DAVID HANANIA
PINTO CHLITA
11, rue du plateau
75019 PARIS
Tel: 01 48 03 53 89
Fax 01 42 06 00 33
www.hevratpinto.org
Responsable de publication
Hanania Soussan

GARDE TA LANGUE

Il est interdit de s'appuyer là-dessus

On appelle quelqu'un « apikou » (qu'il y a une mitsva de mépriser et de dénigrer) uniquement si on l'a soi-même entendu dire des paroles d'impiété, mais si on ne le sait que par ouï-dire, il est interdit de s'appuyer là-dessus pour dire du mal de lui, que ce soit devant lui ou en son absence, et on ne doit pas non plus en être certain en soi-même, car il est interdit de croire du lachon hara. Il faut seulement désormais se méfier pour soi-même, et aussi mettre en garde les autres discrètement, pour qu'on ne se lie pas avec lui, jusqu'à ce que les choses deviennent claires.

Dédié à la mémoire de
Esther Bachar Bat Avraham

Il arriva le huitième jour ». Les Sages ont dit dans le Midrach (Torat Cohanim Chemini 1, 15) qu'il y a eu une joie au Ciel comme le jour où le monde a été créé. Les bnei Israël ont également connu un grand bonheur, ainsi qu'il est dit (Vayikra 9, 24) : « Un feu sortit de devant Hachem et dévora sur l'autel l'holocauste et les graisses, et tout le peuple vit, exulta et se prosterna. » C'est-à-dire que les bnei Israël se sont réjouis avec une intensité inégalable. Il est également dit (Torat Cohanim Chemini Mekhilta Demilouim 20) : Un feu sortit de devant Hachem, quand ils virent un feu nouveau qui descendait du Ciel et lécha l'autel, l'holocauste et les graisses, ils ouvrirent la bouche pour dire un chant, et c'est à propos de ce moment-là qu'il est dit (Téhilim 33, 1) : « Réjouissez-vous, tsaddikim, en Hachem, aux hommes droits convient la louange. »

Cette joie n'était pas superficielle, mais c'était une joie de vérité remplie de sens, car avant que le Sanctuaire soit érigé et que des sacrifices y soient offerts, lorsque les bnei Israël fautaient, la Chekhina les quittait de plus en plus loin, et au moment du Veau d'Or elle est partie complètement. Lorsque le Sanctuaire a été érigé et que la Chekhina est revenue parmi eux, les bnei Israël ont su qu'à partir de maintenant, il y aurait des sacrifices pour racheter leurs fautes, et que la Chekhina ne les quitterait plus.

Les prières nous rachètent

Le Midrach dit (Tan'houma Pekoudei 6) : l'essentiel de la Chekhina était dans le monde d'en bas ; lorsque l'homme a fauté, elle a quitté la terre pour les cieux, le jour où le Sanctuaire a été érigé, la Chekhina est redescendue dans le monde, et la gloire de Hachem a rempli le Sanctuaire.

De plus, lorsque la Chekhina est revenue pour résider dans le Sanctuaire, tout le monde a immédiatement su que Hachem avait pardonné aux bnei Israël la faute du Veau d'Or. Le Midrach dit (Tan'houma Pekoudei 2) : Avant qu'ils ne fassent le Veau d'Or, D. résidait parmi eux, quand Il se mit en colère, ils se sont dit : Il ne va pas revenir parmi nous ! Hachem leur a dit : « Faites-Moi un Sanctuaire et Je résiderai parmi eux » (Chemot 25, 8), tous les habitants du monde sauront que J'ai pardonné à Israël. Ou encore (Tan'houma Pekoudei 6) : « Voici les comptes du Sanctuaire, le Sanctuaire du témoignage », un témoignage pour tous les habitants du monde que la faute du Veau d'Or avait été pardonnée. Par conséquent, la grande joie du jour où le Sanctuaire a été érigé était double : la joie pour Hachem de ne pas devoir de nouveau enlever Sa Chekhina de parmi les bnei Israël, et la joie pour les bnei Israël que la faute du Veau d'Or leur ait été pardonnée et que la Chekhina ne les quitterait plus. Même maintenant que le Temple a été détruit, à cause de nos nombreuses fautes, et que nous n'avons plus de sacrifices expiatoires ni de cohen ni d'autel ni de libations, il nous reste les prières instituées par les hommes de la Grande Assemblée, qui remplacent les sacrifices dans le Temple, ainsi qu'il est dit (Hochéa 14, 3) : « Nous paierons des taureaux avec nos lèvres », et nos prières nous rachètent pour que nos fautes ne provoquent plus

la disparition de la Chekhina. Même quand les bnei Israël fautaient, la sainte Chekhina résidait avec eux, ainsi qu'il est dit (Vayikra 16, 16) : « Qui réside avec eux dans leur impureté », et de plus, quand les bnei Israël ont été exilés, la Chekhina s'est exilée avec eux. Nos Sages ont dit dans la Guemara (Méguila 29a) : « Partout où les bnei Israël ont été exilés, la Chekhina a été exilée avec eux », et cela c'est au moment où ils ne font pas la volonté de D. Au lieu qu'Il leur ôte Sa Chekhina, comme Il le faisait auparavant, Il punit les pécheurs.

On trouve également que lorsque le Temple a été détruit, D. n'a pas enlevé Sa Chekhina aux bnei Israël, mais a puni les pécheurs. Quoi qu'il en soit, au moment où Il a puni les pécheurs, la Chekhina souffrait de la souffrance des bnei Israël. Ainsi que l'ont dit les Sages (Eikha Zouta 1, 7) : Quand la condamnation de Jérusalem a été scellée, le Saint béni soit-Il a décrété un deuil pour toute la Création, ainsi qu'il est dit (Yéchayah 22, 12) : « Hachem D. des Armées vous invite en ce jour à pleurer, à vous lamenter, à vous raser la tête, à ceindre le cilice », ce qui nous montre que tant que les bnei Israël sont dans la douleur, le Saint béni soit-Il est aussi plongé dans la douleur avec eux, ainsi qu'il est dit (Yéchaya 63, 9) : « Il souffre de toutes leurs souffrances. » Les anges du service sont entrés pour Le consoler, et Il n'a pas voulu accepter de consolation.

De plus, les Sages ont dit : « Le Saint béni soit-Il est descendu en personne des Cieux les plus hauts, l'endroit de Sa grandeur et de Sa gloire, et de la Sainteté de Son grand Nom, et a Lui-Même dit une lamentation sur eux. »

Il n'y a pas de roi sans peuple

La réjouissance a été tellement grande le jour où le Sanctuaire a été érigé, que la joie de D. a été semblable à Sa joie le jour de la création du Ciel et de la terre. Les Sages ont comparé l'érection du Sanctuaire à la création du Ciel et de la terre, car tout le but de la création du monde était de manifester Sa gloire : en effet, il n'y a pas de roi sans peuple, et la gloire de D. s'accroît quand les bnei Israël Le servent, étudient la Torah et pratiquent les mitsvot. La chose est expliquée dans le Zohar (II 42, 2) : si Sa lumière ne s'étend pas à toute la création, comment saura-t-on et Le connaîtra-t-on, et comment s'accomplira « toute la terre est remplis de Sa gloire » (Yéchaya 6, 3) ?

Disons donc que depuis le jour de la création du monde, le Saint béni soit-Il s'appelle roi, et comme le dit le poème Adon Olam, « Seigneur du monde qui régnait avant que toute créature soit créée, au moment où tout a été fait par Sa volonté, alors Il a été appelé roi », c'est-à-dire que lorsque le monde était encore désolé, Il ne s'appelait pas encore roi, et bien que le Saint béni soit-Il ait aussi été roi avant la création du monde, Il n'était pas encore appelé roi, car « il n'y a pas de roi sans peuple ». Quand est-ce qu'on a commencé à L'appeler roi ? A partir du jour où le Ciel et la terre ont été créés. De même, le jour où le Sanctuaire a été érigé, Il a été fait roi par les bnei Israël, car à partir de là Il se trouverait sans cesse avec eux, car les sacrifices et les prières feront qu'Il ne partira plus.

HISTOIRE VECUE

JE NE CHERCHE JAMAIS DES PERMISSIONS

S'abstenir d'aliments interdits est extrêmement important, au point que les Sages ont dit dans le Midrach sur le verset « car je suis Hachem, qui vous a faits monter du pays d'Egypte » (Vayikra 11, 45), au nom de Rabbi Yichmaël : « Si Je n'avais fait monter les bnei Israël d'Egypte que pour qu'ils ne se rendent pas impurs par les insectes comme les Egyptiens et les Cananéens, cela aurait suffi. »

L'histoire suivante est tirée du livre « Le Patron avant tout » (écrit par la fille de Rabbi Ya'akov Yossef Hermann, qui a compté parmi les pionniers du monde de la Torah aux Etats-Unis). Elle concrétise, comme beaucoup d'autres histoires semblables, l'attention particulière et les précautions extrêmes de ceux qui observent la Torah pour ne pas mettre sur leur table des aliments interdits ou ayant effleuré une interdiction même de loin.

Rabbi Yossef Ya'akov Hermann zatsal, qui n'était pas très riche, était connu particulièrement pour son hospitalité extraordinaire, qui était ancrée profondément dans tout son être. Il était naturel de le voir à tous les repas de Chabat assis à table avec des dizaines d'invités étrangers qui avaient trouvé chez lui une maison largement ouverte, un foyer chaleureux et agréable.

C'était la nuit d'Hochana Rabba. Mon père était allé à la synagogue pour rester y étudier toute la nuit. Minuit approchait, et ma mère était encore occupée à cachériser vingt-quatre poulets, par groupe de six.

Je restais à regarder Maman en train de saler les poulets.

La cuisine chaude et tranquille et les gestes habiles de la main de ma mère firent tomber sur moi une torpeur. Dans mon sommeil, j'ai senti qu'on me tirait, j'ai entendu une voix qui venait de loin : « Lève-toi, Rou'hama, lève-toi ! »

J'ai chassé les vapeurs de sommeil pour trouver ma mère penchée sur moi. « Quelle heure est-il ? » demandai-je d'une voix somnolente. « Maintenant, c'est le milieu de la nuit », répondit ma mère, et elle continua.

« Je viens de mettre tous les gésiers que j'avais fini de cachériser, et je me suis aperçue qu'il risquait d'y avoir une question sur l'un d'entre eux. »

Ma mère s'enfonça dans les hypothèses : « Ils sont tous mélangés maintenant, si bien que si ce gésier est tareph, tous les poulets seront considérés comme... » Maman ne termina pas sa phrase, de crainte que cette idée terrible ne se réalise.

« Cours chez Papa à « Tiféret Yérouchalayim » et demande-lui d'aller chez le Rav Skeinder pour lui poser la question. N'oublie pas de dire à Papa que je n'ai pas la moindre idée duquel des vingt-quatre poulets provient le gésier », me prévint Maman.

En tenant le gésier dans un petit sachet humide, je me hâtai dans la rue sombre, mes pas faisant écho au souci de mon cœur (en 5690, ma mère ne craignait pas d'envoyer une petite fille de mon âge seule au milieu de la nuit, car les rues du « East Side » étaient totalement sûres).

Quand je m'approchai de la synagogue éclairée, j'entendis de nombreuses voix qui chantaient dans l'étude. Je pressai le pas le long du corridor, mis la tête dans l'embrasure de la porte tournante. Mon père était assis à l'avant de la synagogue, un livre ouvert devant lui. L'un des hommes présents me reconnut et s'approcha de moi rapidement.

« J'ai quelque chose à dire à mon père », répondis-je.

Il s'adressa à mon père. Il lui frappa légèrement sur l'épaule et lui

murmura quelque chose. Mon père courut vers moi, une interrogation sur le visage.

« Papa, Maman vient seulement de finir de cachériser tous les vingt-quatre poulets, elle a mélangé tous les gésiers, elle a trouvé une question dans un gésier, elle ne sait pas de quel poulet il vient, et elle a dit que tu ailles tout de suite chez le Rav Skeinder pour lui poser la question. » Je dis tout cela d'un seul trait.

Je vois la question autrement

Mon père prit son chapeau, et nous sortîmes ensemble dans les rues calmes et endormies. Nous arrivâmes rue « Henri » en quelques minutes, et mon père leva les yeux vers le premier étage où vivait le Rav Skeinder. Une lumière brillait dans une des pièces. Nous montâmes sur la pointe des pieds, et mon père frappa doucement à la porte. Le Rav Skeinder ouvrit la porte lui-même : « Chalom aleikhem, Reb Ya'akov Yossef. » Il serra chaleureusement la main de mon père. « Ma femme a cachérisé un poulet et elle a trouvé une question dans ce gésier », expliqua mon père. Je le regardai avec stupéfaction. Je voulais dire que le gésier s'était mélangé avec les vingt-trois autres. Le regard de mon père me fit rentrer les mots dans la gorge.

Ainsi, pendant que le Rav Skeinder examinait le gésier et le retournait de tous côtés, le sort de vingt-quatre poulets était sur la balance.

Je tremblais. Et s'il s'avère tareph ? Tout le travail de ma mère aura été pour rien. Que vont manger les invités pendant la fête ? Cela a coûté si cher ! Le visage livide de ma mère fatiguée flottait devant mes yeux et me troublait la vue.

Je jetai un coup d'œil à mon père. Il se tenait droit comme un soldat qui attend les ordres du commandant. Après ce qui parut une éternité, le Rav Skeinder leva les yeux et dit « cacher, cacher ».

Ces paroles de soulagement et de salut sonnèrent à mes oreilles.

Ensuite, mon père dit :

« Rabbi ! Si vous aviez conclu que le gésier était tareph, j'aurais jeté vingt-quatre poulets. Ma femme ne sait pas à quel poulet appartient ce gésier. »

Le Rav Skeinder jeta à mon père un regard de reproche : « Rabbi Ya'akov Yossef, pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ? Si la chose entraîne une grosse perte, je vois la question autrement. » « Je n'ai jamais cherché de permissions », répondit mon père, déclaration fréquente dans sa bouche et confirmée par ses actions.

Avec le gésier de nouveau enveloppé dans le petit sachet brun humide, Papa et moi descendîmes rapidement les escaliers. « Cours vite à la maison, et dis à Maman que le gésier est tout à fait cacher. Veille à ce que Maman aille se coucher. Je retourne à la synagogue. »

Je m'envolai comme un oiseau par les rues paisibles, mes pieds courant au rythme des mots : cacher, cacher, cacher.

Quand je me précipitai dans l'entrée, je ne pus me contenir et j'appelai tout haut : « Maman, maman, cacher ! C'est cacher ! »

Ma mère m'entendit et vint rapidement à ma rencontre. Je lui tombai dans les bras en lui faisant presque perdre l'équilibre. « C'est bon, Maman, c'est cent pour cent cacher ! » Ma mère éclata en pleurs.

A PROPOS DE LA PARACHA

« Ne vous laissez pas pousser les cheveux et ne déchirez pas vos vêtements, et vous ne mourrez pas » (10, 6)

C'est étonnant : Ici, il est question des cohanim fils d'Aharon, donc en quoi la communauté a-t-elle fauté si les enfants des cohanim déchirent leurs vêtements ou se découvrent la tête ? Pourquoi est-ce que toute la communauté doit craindre que Hachem se fâche contre tous, comme en avertit la Torah ?

Il est expliqué dans le livre « Chema Chelomo » que la Guemara dit : « Un endeuillé qui ne se laisse pas pousser les cheveux est passible de mort » (par le ciel). C'est ce que signifie le verset « ne vous laissez pas pousser les cheveux et ne déchirez pas vos vêtements, et vous ne mourrez pas ». Vous, les fils d'Aharon, vous ne serez pas passibles de mort si vous ne vous laissez pas pousser les cheveux pendant une période de deuil. Pourtant « Et qu'Il Se fâche contre toute la communauté », le ben Israël a un statut différent des cohanim. S'il en vient se conduire comme un cohen en se coupant les cheveux pendant qu'il est en deuil, cela mettra sa vie en danger.

« Ne bois ni vin ni liqueur forte » (10, 9)

Il faut demander pourquoi la Torah a totalement interdit de boire du vin, qui réjouit D. et l'homme, et joue le rôle d'une mitsva quand on dit le kidouch dessus le Chabat et les fêtes ? Il conviendrait d'interdire l'ivresse, et non la consommation de vin ! Rabbi Chelomo Tsaddok chelita en donne une merveilleuse explication dans son livre « Choul'han Chelomo ». Comme la tendance à l'ivresse n'est jamais loin, outre la raison d'établir des barrières, la Torah ne veut pas que la joie dans le Temple provienne d'un facteur extérieur, comme la consommation de vin, mais de quelque chose qui éveille une joie de mitsva et de sainteté, comme les sacrifices rémunérateurs qui poussent à une élévation spirituelle, après l'acte de soumission envers D. par le sacrifice. Le vin n'a donc pas sa place dans le Temple, mais il doit être versé uniquement en libations sur l'autel.

« Voici la bête que vous mangerez » (11, 2)

Comme la pureté de la nourriture et sa caché font partie des choses les plus graves, celui qui les transgresse se fait du mal à lui-même, à son âme et son corps en même temps, et celui qui s'en garde sanctifie son âme et purifie ses membres.

C'est pourquoi, observe Rabbi Moché Malka chelita dans son livre « Netifeï HaMayim », lorsque Moché est venu donner aux bnei Israël les mitsvot qui les concernent, il n'a pas pu se contenter d'enseignements oraux, et il leur a donné les noms des choses impures et pures comme tout le reste des mises en garde. Mais il a bien pris la peine de leur montrer chaque bête domestique et sauvage et chaque oiseau que l'on peut manger ou que l'on ne peut pas manger, pour qu'ils n'en viennent surtout pas à se tromper.

Sifra dit également sur le verset « Voici la bête que vous mangerez » : cela nous enseigne que Moché tenait la bête, la montrait aux bnei Israël et leur disait : « voici ce que vous pouvez manger et voici ce que vous ne devez pas manger », « voici ce que vous devez abhorrer et voici ce qu'il n'y a pas à abhorrer. » « Voici ce qui est pour vous impur et voici ce qui n'est pas impur. »

« Le hérisson, le crocodile, la salamandre, la limace et le caméléon » (11, 30)

Certains demandent pourquoi le serpent, qui est la source de l'impureté, ne fait pas partie des huit reptiles dont le cadavre rend impur. Dans le traité 'Houlin (67b), les Sages ont tiré de « tout ce qui va sur la gorge » le serpent, et de « tout ce qui va à quatre pattes » le scorpion, et la Torah n'a mis en garde que contre leur consommation, ainsi qu'il est dit : « vous ne les mangerez pas », mais l'impureté ne s'appliquerait pas à eux ?

Rabbeinou Be'hayé répond à cela que comme le serpent et le scorpion sont nuisibles aux hommes, la Torah les a rendus purs dans leur mort, pour que les hommes n'hésitent pas à les tuer de peur de devenir impurs par eux. Ce qui n'est pas le cas pour les huit reptiles qui n'ont pas du tout de venin, la Torah n'a pas eu besoin de les débarrasser de leur impureté.

Par allusion

« Parmi les reptiles quelconques rampant sur le sol, vous n'en mangez point, car ce sont choses abominables »

Rabbi Petaya zatsal, dans son livre « Min'hat Yéhouda » trouve une allusion au compte des interdictions concernant ceux qui mangent quelque chose de rampant dans ce que dit le verset (Chemot 20, 4) :

« Tu ne feras pas pour toi de statue ni aucune image de ce qui est dans le ciel en haut et sur la terre en bas, et ce qui est dans l'eau en dessous de la terre. »

On s'étonne : ce sont des choses évidentes, que le ciel est « en haut », la terre est « en bas » et l'eau est « en dessous de la terre ». Qu'est-ce que cela nous ajoute ?

Voici ce que cela signifie :

« Qui est dans le ciel » – celui qui mange un reptile volant qui vole dans le ciel est frappé « d'en haut », par la quantité la plus élevée de séries de coups : six « malkouyot ».

« Rampant sur le sol » : celui qui mange un reptile de la terre est frappé « en dessous », moins que pour le reptile ailé : 5 séries de coups.

« Dans l'eau » : celui qui mange un reptile vivant dans l'eau est frappé « en dessous de la terre », moins que pour le reptile de la terre : 4 séries de coups.

**A LA LUMIERE DE LA PARACHAH
EXTRAIT DE L'ENSEIGNEMENT DU GAON ET
TSADIK RABBI DAVID 'HANANIA PINTO CHELITA**

Il y a un silence qui est un aveu

« Moché dit à Aharon : c'est ce que Hachem a dit de dire : Je me sanctifierai par ceux qui Me sont proches, et devant tout le peuple Je serai honoré, et Aharon se tut. »

Les Sages ont dit (Vayikra Rabba 12, 2) : Moché a dit à Aharon, mon frère ! Au Sinai, il m'a été dit : Je dois sanctifier cette demeure, et Je la sanctifierai par un homme grand ; je croyais qu'il s'agissait de toi ou de moi, à présent tes deux fils sont plus grands que toi et moi. Quand Aharon entendit que ses fils craignaient le Ciel, il se tut et reçut une récompense pour son silence. D'où savons-nous qu'il s'est tu ? De ce qui est écrit (Vayikra 10, 3) : « Et Aharon se tut. » D'où savons-nous qu'il a eu une récompense pour son silence ? Il a mérité que la Parole s'adresse à lui, ainsi qu'il est dit (Vayikra 10, 8) : « Hachem parla à Aharon. »

Il y a donc des cas où l'homme reçoit une récompense pour son silence, ainsi qu'il est dit dans la Guemara (Zeva' him 115b) sur le verset « un temps pour se taire et un temps pour parler » (Kohélet 3, 7) : parfois on se tait et on reçoit une récompense de son silence. Et pourquoi Aharon s'est-il tu ?

Parce que ce que disait Moché lui plaisait davantage que ce qu'il disait lui-même. Il s'est tu en signe d'assentiment, c'est pourquoi il a reçu une récompense pour ce silence, afin que les bnei Israël voient et apprennent de lui.

Moché aussi a fait la même chose quand il s'est fâché contre les fils d'Aharon, ainsi qu'il est dit (Vayikra 10, 16-20) « Il se fâcha contre Elazar et Itamar, les fils restants d'Aharon », et il a accepté les paroles de son frère Aharon, comme il est dit à ce propos « Aharon dit à Moché : ils ont offert leurs sacrifices expiatoires aujourd'hui » etc. Qu'est-ce qui est dit immédiatement ensuite ? « Moché entendit et cela lui plut », il a entendu et s'est tu, il a accepté ce que disait Aharon là où les paroles de son frère lui paraissaient préférables aux siennes.

UNE VIE DE TORAH

Notre maître le « Beit Yossef », Rabbi Yossef Caro, a mérité comme on le sait un Maguid, un envoyé du Ciel qui lui a enseigné les secrets de la Torah et lui a révélé des choses grâce auxquelles il s'est purifié et a mérité des révélations sublimes.

Ainsi, il lui a été dit dans l'une des révélations par le Maguid (« Maguid Meicharim », parachat Emor) :

« Ces souffrances qui sont venues sur toi, si tu les avais souffertes sans écarter ta pensée de la Torah un seul instant, tu te serais élevé à des degrés si élevés que tu ne peux les concevoir ! »

Les grands d'Israël se sont toujours efforcés d'être attachés à l'étude de la Torah même dans les moments d'épreuves et de grandes maladies, à chaque instant leur bouche était occupée à étudier la Torah et le fil de leur pensée ne se rompait pas même lorsqu'ils étaient dans la vallée de l'ombre de la mort.

Le gaon Rabbi Yitz'hak Scheiner chelita, Roch Yéchivah de Kamenitz, a raconté à l'enterrement du Roch Yéchivah de Mir aux Etats-Unis, le gaon Rabbi Chemouël Birboïm zatsal :

« Pendant soixante ans il a été faible, et il vivait par miracle. Malgré tout, il étudiait comme l'un des plus grands de la Torah, comme dans sa jeunesse, pendant ses années d'étude à la yéchivah de Shanghai, quand des centaines de fois régnait sur les lieux une vraie peur de la mort à cause de la guerre et des événements de l'époque, et pourtant Rabbi Chemouël zatsal investissait toutes ses forces à l'étude de la Torah. Ainsi, il s'est élevé dès sa jeunesse et il faisait partie du groupe le plus avancé de la yéchivah.

Toujours, quand je lui rendais visite, son « chalom aleikhem » et « comment allez-vous » étaient une question à propos du passage qu'il étudiait à ce moment-là, c'était son « comment allez-vous », du passage dans lequel il était entièrement plongé. »

Brûlant de fièvre

En 5733, Rabbi Méïr 'Hadach zatsal fut hospitalisé en soins intensifs, au point que les médecins désespéraient de sa vie. Ses proches, qui entouraient le lit, s'aperçurent que tout en étant brûlant de fièvre, ses lèvres marmonnaient quelque chose. L'un d'eux inclina la tête vers lui et entendit que le machguia'h disait par cœur les michnayot de « negaïm » de l'ordre « Taharot », ordre qu'il possédait parfaitement.

Cette personne fut stupéfaite d'entendre Rabbi Méïr 'Hadach murmurer : « Et là, de côté, vous verrez les objections de Rabbi Akiva Eiger... »

Comment l'homme peut-il arriver à un pareil niveau

Rabbi 'Haïm Friedlander zatsal, le machguia'h de la yéchivah Poniewitz, servait Hachem avec une intensité extraordinaire qui éveillait l'émerveillement. Pendant les jours ordinaires, et aussi pendant les jours les plus difficiles, il ne fit pas la moindre concession dans son service de Hachem. Il surmontait les difficultés et les empêchements qu'il trouvait sur son chemin, et qui menaçaient de le détourner de son étude. Tant qu'il a encore eu un souffle de vie, il a étudié la Torah, étudié et enseigné, et il a prouvé à tous que rien ne résiste à la volonté, et que si l'on désire véritablement étudier la Torah, le fait même de ce désir est une segoula certaine pour vaincre toutes les adversités de la vie.

En 5708, en plein pendant la guerre d'indépendance en Erets Israël, Rabbi 'Haïm se trouva à Jérusalem. La ville était encerclée, et il était impossible de retourner sur ses pas. Mais un homme comme lui n'allait pas rester sans rien faire en attendant le moment où il pourrait sortir de la ville. Il s'aperçut que son maître, le gaon Rabbi Chemouël Rosovski zatsal, se trouvait aussi à Jérusalem, et fixa immédiatement avec lui une étude en commun. Cette étude s'étendait sur toutes les heures de la journée. Même quand les bombes opéraient des ravages dans les rues de Jérusalem, ils n'interrompirent pas leur extraordinaire assiduité. Ils se contentèrent de changer l'endroit où ils étudiaient, et au lieu d'aller au beit hamidrach, ils descendirent dans l'abri de la yéchivah 'Hevron, où ils continuèrent à étudier la Torah. Pendant ses dernières années, quand il fut atteint par la maladie, et qu'il était en proie à de grandes souffrances, Rabbi 'Haïm ne modifia pas son emploi du temps habituel. Il montait à la

yéchivah pour les prières et les sedarim comme pendant les jours ordinaires, tout en devant subir des traitements pénibles et épuisants à l'hôpital Hadassa à Jérusalem. Il avait choisi de les faire le mercredi, pour la raison que de toutes façons, le mercredi il quittait Bnei Brak pour donner un cours à la yéchivah HaNéguev dans le sud du pays, alors sur son chemin, il faisait les traitements à Jérusalem.

Rabbi 'Haïm fut aussi obligé de se faire soigner à l'étranger. Sa famille attendait impatiemment son retour, et au jour prévu, alla l'attendre à l'aéroport de Lod. Quand on aperçut les premières personnes qui descendaient de l'avion, on s'approcha d'elles pour leur demander : « Est-ce que le Rav a voyagé avec vous ? » La réponse fut : « Vous voulez parler de ce Rav qui était assis tout le temps du vol en train d'écrire ? » Une heure seulement après être descendu d'avion, Rabbi 'Haïm s'installa comme d'habitude dans le hall de la yéchivah de Poniewitz.

L'un de ses élèves, stupéfait de sa conduite en cette période de souffrances, prit son courage à deux mains pour lui demander : « Excusez-moi, comment le machguia'h arrive-t-il à diriger, à avoir des conversations, et à fonctionner avec une telle efficacité, en ayant de telles souffrances ? »

Rabbi 'Haïm répondit calmement : « Quand quelqu'un sait quel est son rôle principal dans la vie, il est capable de tout. » L'élève demanda de nouveau : « Malgré tout, comment un homme peut-il arriver à un pareil degré d'oubli de soi-même ? »

La réponse de Rabbi 'Haïm fut : « Quand on veut vraiment et qu'on s'attache à Hachem ! »

Pas seulement du chocolat

C'était la nature de Rabbi 'Haïm Friedlander, ne pas se laisser entraîner par le tourbillon de la vie, ne pas permettre à la souffrance de dicter le rythme des choses dans le service de D. Il exigeait de lui-même le maximum de ce qui était possible, et réussissait à le donner.

Un jour arriva pour lui rendre visite un jeune Roch Yéchivah, qui voulait l'encourager dans sa maladie. A ce moment-là, il lui était très difficile même de parler. Rabbi 'Haïm écrivit à son invité ce qui suit sur un morceau de papier :

« Merci beaucoup d'être venu me rendre visite. Je n'ai pas besoin d'encouragements, je vous prie instamment, comme il ne me reste plus beaucoup de temps en ce monde, et que j'ai beaucoup à faire, je vous demande de me le permettre, et de ne pas me déranger. »

Rabbi 'Haïm étudiait avec son fils et des douleurs l'assaillirent, mais il continua à étudier en se tordant de douleur. Le fils proposa d'interrompre l'étude, mais Rabbi 'Haïm répondit :

« On n'arrête pas d'étudier quand c'est difficile, on arrête seulement quand c'est devenu impossible ! »

Quand il était à l'étranger pour la deuxième fois, et qu'on lui dit qu'il ne lui restait que quelques semaines à vivre, des gens s'approchèrent pour l'encourager. Rabbi 'Haïm leur répondit : « Croyez-moi, une telle proximité de D. comme je la ressens en ce moment, je ne l'ai jamais ressentie de ma vie ! Les Sages ont dit (Sota 5a) sur le verset (Yéchayah 57, 15) : « Je réside sublime et saint et dans les cœurs broyés et humbles » (J'incline ma Chekhina vers celui qui est broyé, Rachi). Avec une telle proximité de D., je n'ai pas besoin d'encouragements. Il faut simplement prier Hachem pour l'avenir. » A cette époque-là, il dit à la rabbanit : « La volonté du Créateur n'est pas seulement que l'homme mange du chocolat, mais aussi des choses amères et des douleurs, c'est cela la volonté de Hachem ! »

Un vendredi, sa condition empira sensiblement, et on fut obligé de l'emmener à l'hôpital. L'ambulance qu'on appela tarda à arriver, et Rabbi 'Haïm, comme à l'accoutumée, mit à profit ces moments de retard. Il mit ses vêtements de Chabat et se mit à traverser la paracha, une fois dans le texte hébreu et deux fois dans la traduction araméenne.